FICHE DE LECTURE

Réalisée par Pierre Collonges

« La Grande Razzia »

Tome II – La campagne d'Égypte

Roman de Robert Casanovas

1. Fiche signalétique

Titre : La Grande Razzia — Roman historique en quatre tomes. Tome II « 1798-1801 – La campagne d'Égypte »

Auteur : Robert Casanovas

Genre : Roman historique à visée documentaire et critique, fondé sur des recherches réelles

Édition : Édition définitive revue et corrigée, dépôt légal avril 2026, version numérique et papier

ISBN : 978-2-488999-21-2

Structure : Avertissement, puis quatre grands chapitres divisés en vingt-huit sections numérotées

Époque : De mai 1798 (départ de Toulon) à l'automne 1801 (retour en France), avec une coda qui court jusqu'à la publication de la Description de l'Égypte (1809-1829)

Lieux principaux : Toulon, Malte, Alexandrie, Le Caire, Gizeh, Saqqarah, Dendérah, Thèbes, la Vallée des Rois, Assouan, Philæ, Rosette, Paris

Série : Fait suite au Tome I (« La naissance du système »). S'inscrit dans l'œuvre de l'auteur consacrée aux spoliations d'œuvres d'art (La chambre volée, Le testament était un faux, Pillage)

Couverture : Reproduction de la pierre de Rosette insérée dans un théâtre d'optique, au Musée Champollion de Vif (Isère, France), photographie du 17 juillet 2022 (Julien Peytard)

Site associé : www.international-restitutions.org

2. Présentation générale

Le Tome II de La Grande Razzia suit l'expédition d'Égypte du point de vue des savants, des dessinateurs et des ingénieurs embarqués avec Bonaparte. Il ne raconte pas la campagne militaire pour elle-même — les batailles d'Aboukir et d'Héliopolis sont traitées en quelques pages, presque sur le mode de la chronique — mais ce qui se passe dans leur ombre. Un corps de « commissaires » et de scientifiques décrit, mesure, copie, achète, prélève et finalement emballe l'Égypte ancienne pour la transporter à Paris. Le fil directeur est une question que le roman refuse de trancher d'un mot. Où finit la collecte savante et où commence le pillage ?

L'Avertissement place le livre sous le signe d'une fiction adossée à la recherche (voir la partie 6). Le roman avance d'Alexandrie à Philæ, puis de la pierre de Rosette à la capitulation de 1801, où les Anglais réclament à leur tour ce que les Français croyaient avoir sauvé. Denon, Jomard, Fourier, Geoffroy Saint-Hilaire et quelques figures inventées ou peu documentées, comme l'interprète Hassan ou le wakil du canal de Gizeh Abdallah ibn Youssef, portent tour à tour cette interrogation.

3. Résumé chapitre par chapitre

Chapitre I — L'Orient en armes

De Toulon à Malte. Le 19 mai 1798, l'escadre quitte Toulon. À bord se trouvent Berthollet, Monge, Jomard, Fourier et Denon. Berthollet voit dans l'« expédition scientifique » une « opération d'acquisition ». Pendant la traversée, à bord de l'Orient, Bonaparte affirme que ce qui sera pris en Égypte « n'a plus de propriétaire vivant depuis longtemps ». Berthollet lui répond à voix basse que cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de propriétaire.

Malte capitule le 12 juin. Denon empêche qu'on décroche le Caravage, mais les tableaux de chevalet sont emportés. Dès le début, le roman pose sa règle. On prend ce qui se transporte, et on justifie ensuite.

D'Alexandrie au Nil. Le 1er juillet, Alexandrie déçoit, car ce n'est qu'une petite ville de masures. Jomard mesure la colonne de Pompée et Denon la dessine sous trois angles. Bonaparte fait traduire en arabe sa proclamation aux « Peuples d'Égypte ». À partir du 6 juillet, l'armée traverse le désert, sous quarante degrés à l'ombre, avant de rejoindre le Nil. Plus tard, au marché de Saqqarah, des paysans vendent aux soldats des statuettes et des amulettes. Denon achète un chaouabti. L'interprète Hassan traduit les mots du vendeur, pour qui c'est « la tombe de son ancêtre ». Il traduit les mots, mais pas le ton.

La bataille des Pyramides. « Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent », lance Bonaparte à ses soldats le 21 juillet. Les savants sont placés au milieu des carrés d'infanterie. Denon dessine à l'aveugle depuis l'intérieur du carré, puis les pyramides avec les morts au premier plan. Mourad Bey se replie et Le Caire est pris le 24 juillet. Le lendemain matin, Jomard entre dans la Grande Pyramide avec Monge et Denon. Ils croisent un jeune soldat qui emporte un scarabée. Jomard pressent que ce geste est de même nature que leurs propres acquisitions. Seul le degré change.

La bataille d'Aboukir. Le 1er août, Nelson détruit presque toute la flotte française dans la baie d'Aboukir. L'armée est désormais prisonnière de l'Égypte. Le soir du 14 août, à la nouvelle du désastre, Jomard inspecte les collections entreposées dans les dépendances nord du palais de Hassan Kachef. Il y trouve vingt-trois caisses sans étiquette, dont nul ne connaît le contenu. Il les note dans son journal personnel et n'en parle à personne. Le retour est devenu incertain. Geoffroy mesure bientôt que ce qui rentrera dépendra de ce qui peut voyager.

L'Institut d'Égypte. Le 22 août, Bonaparte fonde l'Institut d'Égypte. Monge en est le président. Il ouvre la première séance par ces mots. « Nous sommes ici pour comprendre, mes amis. Pas pour conquérir — d'autres s'en chargent très bien. Je vous demande de ne jamais l'oublier. » Jomard mesure les vestiges de Memphis et le temple de Ptah. Un vieil homme dessine dans la poussière comment on halait les statues géantes. Geoffroy Saint-Hilaire dissèque des poissons du Nil. Début novembre, Berthollet fait le bilan de trois mois de travail.

La révolte du Caire. Le 21 octobre, Le Caire se soulève. L'artillerie bombarde les quartiers insurgés et la répression dure trois jours. Les savants restent barricadés à l'Institut. Le 24 octobre, Denon sort dessiner dans les rues dévastées. Devant une boutique éventrée, il pense aux commissaires qui remplissent leurs listes. « Le même geste, moins les critères et le discernement. Ici on disait piller, là-bas collecter. » Denon voit, avec Hassan, deux soldats vider une boutique de tisserands sous le regard muet de sa propriétaire. Monge dit à Bonaparte que la force ne suffira pas à gouverner. « Occuper suffira. Pour ce que je veux faire », répond Bonaparte.

Le Sphinx et les nécropoles. En novembre, Denon conduit une expédition au Sphinx, puis à Saqqarah, où Jomard mesure la pyramide à degrés. Berthollet étudie les résines des momies et le natron des lacs du Natroun. Devant les ibis momifiés, identiques aux ibis actuels, Geoffroy rappelle que Cuvier y voit la preuve de la fixité des espèces. Lamarck juge au contraire trois mille ans trop courts pour que l'on voie un changement. Berthollet conclut qu'aucun des deux ne pourra le prouver. « Nous prenons ce que nous croyons être de la connaissance », écrit Denon à propos d'un éclat de granit.

Les débats scientifiques. À la séance du 16 novembre, Monge défend la mesure et Fourier le sens. Bonaparte tranche. Il faut les deux. Chacun présente ses travaux. Venture de Paradis, l'interprète de l'expédition, expose la différence entre l'arabe parlé et l'arabe du Coran. « On transmet d'abord, par cœur. Le sens vient après », en tire Fourier. « Denon ouvrira la route », annonce Bonaparte à propos de la Haute-Égypte. Dans un couloir, Fourier demande à Denon s'il compte emporter les objets. Denon répond que certaines choses doivent voyager pour être vues. Le soir, Berthollet prévient Bonaparte que le départ se fera dans la hâte et que seul partira ce qui sera déjà dans les caisses.

Chapitre II — La remontée du Nil

Dendérah. Le 16 décembre 1798, la division de Desaix quitte Beni Souef vers le sud. Bonaparte a donné à Denon une liste de quatre pages et fixé sa règle. « La France ne pille pas. Elle sélectionne, documente et conserve. Les soldats pillent. » Denon arrive à Dendérah le 25 janvier 1799, et il y reviendra en mai dessiner le zodiaque à la bougie. Jomard juge l'extraction du zodiaque possible, mais très longue (« dans trente ans, peut-être »). Il découvre la liste que tient le sergent-major Aubert, plus de quatre-vingts lignes pour le seul bataillon de tête, et estime à environ deux cents les objets sortis de ce seul temple, et à deux mille cinq cents, « fourchette basse », ceux de toute la campagne. Vasseur, mathématicien de la Commission, qui remplit ses formulaires dans la cour du temple, juge le chiffre « exact, ou proche de la réalité ». « Ce n'est pas une raison », répond Jomard.

Thèbes. Le 27 janvier, l'expédition campe face à Thèbes. À Karnak, Jomard comprend que l'axe du temple est orienté sur le lever du soleil au solstice d'hiver. Fourier confirme que son calcul est juste. À Louxor, Desaix demande si l'on pourrait prendre les obélisques. Ils pèsent deux cent trente tonnes chacun et l'idée est repoussée à plus tard. Denon garde pour lui un visage d'Osiris en bronze doré, sans le déclarer. Un vieil homme, fils et petit-fils de gardiens du temple, lui dit que chaque fois, les armées « prennent des pierres ». La nuit, Jomard découvre le trafic d'Hassan, qui prélève une commission sur toutes les ventes.

La Vallée des Rois. Le 29 janvier, Jomard triangule la Vallée des Rois. Jollois remarque qu'en se faisant montrer les tombes par les guides, avec une armée et des carnets, les savants accélèrent le pillage. Dans un tombeau, Denon prend un papyrus du Livre des Morts, puis un second papyrus aux mains d'un soldat. « Pris le papyrus avant le soldat », note-t-il. Jomard écrit dans son journal que la différence entre collection et pillage tient à la destination, non à l'acte. Devant les colosses de Memnon, le lendemain, il constate que seul ce qui ne peut pas être emporté garde son sens.

Assouan. Entre Thèbes et Kom Ombo, Jollois voit un soldat resserrer sur sa mule un sac d'où dépasse un bas-relief. Le 1er février, à Kom Ombo, le chirurgien Bruyant reconnaît des instruments chirurgicaux sur les murs du temple. Au matin du départ, deux sous-officiers forcent à la masse une dalle du sanctuaire. Desaix fait appeler le capitaine Lachèze, rappelle qu'on ne touche à rien sans ordre écrit, puis avoue que ces règles sont insuffisantes. La dalle disparaît quand la colonne se met en route. Jollois, lui, copie dans une chapelle voisine une inscription cursive. Le 2 février, la colonne atteint Assouan.

Philæ. Courant février, Denon, accompagné de Hassan, gagne Philæ en felouque. Denon pourrait faire démonter quelques blocs du kiosque de Trajan. Il y renonce, non par scrupule, mais parce qu'il refuse de détruire ce qui le touche. Parti d'Assouan le 25 février, Denon met neuf jours à atteindre Hermontis. Des soldats se battent pour une figurine et des fellahs ne lèvent leur barrage qu'en échange de trente-cinq piastres. À Hermontis, Denon achète cinq piastres un fragment fraîchement découpé dans le mur. Il retrouve Le Caire , mais Bonaparte, rentré de Syrie à la mi-juin, a déjà quitté la ville pour la côte.

La Pierre de Rosette. Le 15 juillet 1799, le lieutenant Bouchard découvre près de Rosette une stèle de granodiorite noire couverte de trois écritures. Marcel et Raige la lisent. Le texte grec est un décret en l'honneur de Ptolémée V. Marcel fait de nombreux estampages et en envoie une partie en Europe. Le 9 août, il compare les mentions grecques de « Ptolémée » aux cartouches et suppose qu'un cartouche est un nom propre. « Vous avez trouvé la clé de l'Égypte antique avec un texte sur les impôts. Ça me plaît », résume Kléber.

Négociations, victoire et mort de Kléber. Le 18 août, Bonaparte quitte l'Égypte en secret avec Denon, Monge et Berthollet. Kléber prend le commandement. Jomard compte quatre-vingt-seize caisses, soit soixante-treize officielles et vingt-trois toujours sans étiquette. La convention d'El-Arich, signée le 24 janvier 1800, prévoit l'évacuation avec les collections. Mais en mars 1800, l'amiral Keith refuse de la ratifier, et Jomard recompte les caisses. Trente-trois manquent et il en reste soixante-trois. Kléber bat les Ottomans à Héliopolis le 20 mars. Il est assassiné le 14 juin 1800. Menou lui succède.

Chapitre III — Le temps des savants

Les dernières campagnes. Menou prend le commandement et ne change rien aux travaux de l'Institut. À la séance de juin, Jomard défend le document contre le monument. Il affirme qu'il faut « substituer au monument un document qui voyagera mieux ». Le 25 juin 1800, une expédition part pour Tanis et Boubastis. Geoffroy y prend six momies de chats. Jollois glisse dans sa sacoche un petit sarcophage de chat en bronze. À l'automne, il copie en trois jours un psautier que les moines coptes refusaient de vendre.

Le Delta et la ville. La mort de Desaix à Marengo, le 14 juin 1800, parvient au Caire au début d'octobre. Jollois garde le couteau de poche que Desaix lui avait prêté en décembre 1798 et qu'il n'a jamais rendu. Dans le Delta, à Saïs et à Bouto, il n'y a rien à emporter, car les blocs sont dans les murs des maisons des fellahs. Menou veut orienter les travaux vers l'Égypte islamique, et un compromis est trouvé. Un matin de novembre, Jollois voit un soldat prendre en quinze secondes une Isis de bronze dans la niche d'une maison copte. Il ne peut que dessiner la niche vide.

L'agriculture et l'irrigation. Pendant l'hiver 1800-1801, Conté présente à l'Institut les techniques d'irrigation égyptiennes. Jollois rencontre Abdallah ibn Youssef, responsable du canal de Gizeh depuis seize ans, et rapporte soixante-douze sachets de limon. « Leurs terres, leurs statues… C'est pareil. Nous prenons ce qui nous intéresse et nous l'appelons science », remarque Conté. Jollois répond qu'on peut prendre du limon sans appauvrir un champ, mais que le Nil ne rend pas les statues. Abdallah dit que l'écriture ne remplace pas mille ans de pratique. Il lui montre quatre blocs inscrits trouvés en curant le canal. Jollois les dessine et emporte le plus petit.

Le temps qui se resserre. Le 8 mars 1801, seize mille Britanniques débarquent à Aboukir. La Commission décide de tout dupliquer pour sauver ses travaux. Marcel tient un registre de ses achats. Jollois fait faire des calques. Jomard recopie ses mesures topographiques les plus récentes en neuf jours et Geoffroy dessine ses espèces. Au débat moral d'avril, Jomard distingue trois natures d'objets, dont ceux tirés des tombes et des temples. « Ceux-là appartenaient à l'Égypte. Nous les avons pris. » « Nous les garderons. Nous publierons », conclut Jollois, et Fourier reconnaît que, sans publication, rien de ce qu'ils ont fait ne se justifie. Le 20 juin, Jollois compte 2 087 dessins.

La défaite du Caire. Le 27 juin 1801, Belliard négocie la capitulation du Caire. La convention laisse l'armée sortir avec « ses armes et ses bagages », sans rien dire des collections. La clause qui les menacera vraiment, l'article seize, ne sera signée qu'en septembre à Alexandrie. Fourier juge le mot « bagages » vague et cherche ce qu'il ne couvre pas. Le 30 juin, le marchand Suleiman al-Qabbani vend à Marcel vingt-deux chaouabtis, cinq scarabées et trois amulettes d'or, que celui-ci inscrit sur son inventaire personnel. Geoffroy menace de brûler ses collections si on les saisit. « Ils prendront les originaux. Nous, les copies. Et les copies… ce sont elles, le vrai butin », résume Fourier. Le départ a lieu à la mi-juillet, dix-sept jours après la convention.

La descente vers Rosette. Treize mille soldats, dont cinq mille malades ou convalescents, deux cents civils et les savants quittent Le Caire sous le commandement du général Damas. Le premier jour, une patrouille ottomane réclame les caisses au nom de l'Égypte, et Damas l'écarte. Un déserteur lyonnais, mis aux fers, confie à Geoffroy qu'il ne veut pas voir ce qui va se passer avec les Anglais. Le sixième jour, une tempête de sable s'abat sur la colonne, et le septième, on croise des réfugiés coptes. Le onzième jour, deux officiers britanniques veulent inspecter les bagages, et Damas refuse. La colonne atteint Rosette à la fin de juillet, après douze jours de marche, avec soixante-trois caisses. Les savants gagnent ensuite Alexandrie par mer.

Chapitre IV — La débâcle et le retour

Les grandes antiquités. Le 3 septembre 1801, Hamilton et Clarke se présentent pour prendre possession des collections. Clarke compte les soixante-trois caisses. Le 4 septembre, les grandes antiquités sont inscrites au registre. Il s'agit du sarcophage de Nectanébo II, d'une statue du grand prêtre d'Amon, d'un poing colossal et de stèles. La pierre de Rosette, introuvable, est inscrite à titre provisoire, puis retrouvée le soir même parmi les

bagages de Menou. Fourier ne conteste pas ce droit. Il demande seulement que l'histoire retienne que la Commission a découvert ces pièces. Jollois mesure que la Grande-Bretagne fait ici ce que la France a fait en Italie. La chaîne est longue.

Les collections sauvées. Les instruments scientifiques sont reconnus comme propriété personnelle. Le 9 septembre, quand Clarke avance sur les collections de Geoffroy, celui-ci menace de mettre le feu à ses caisses. Clarke recule. Hamilton accepte que la Commission publie ses dessins, à condition d'en envoyer un exemplaire au British Museum. Les petites antiquités sont partagées par moitié. Les Français gardent quelques momies animales et une momie humaine, les Britanniques les meilleures momies royales ou nobles. Marcel garde ses estampages. Jollois garde ses dessins, et les monnaies restent aux savants, sauf une quinzaine de pièces.

L'éthique des spoliations. Le 18 septembre, Hamilton vient dîner seul et annonce que le sarcophage de Nectanébo part le lendemain. Jollois répond que dans cent ans un Égyptien devra aller à Londres pour le voir. Geoffroy rappelle que ce n'est pas l'Égypte qui les a invités. Fourier demande ce que répondrait le British Museum si l'Égypte réclamait un jour ses biens. « Je ne peux pas engager le siècle prochain », répond Hamilton.
Le 22 septembre, le marchand Mahmoud al-Tawil réclame huit statuettes qu'on lui aurait volées. Hamilton refuse de les rendre, et le marchand demande seulement qu'on note son nom. Le procès-verbal est signé le soir même.

Les adieux. Les derniers jours de septembre sont consacrés à l'emballage. Jollois termine l'index de ses 2 087 dessins et l'on scelle les caisses le 27 septembre. Le 31 octobre, les savants reçoivent l'ordre d'embarquer, et Hamilton remet les sauf-conduits à Jollois avec ces mots. « Et je vous souhaite de faire bon usage de ce que vous emportez. » Ils ne se reverront jamais. Le 1er novembre, Jollois fait ses adieux à un cheikh d'Alexandrie, puis l'embarquement commence. Il garde ses tubes de cuivre dans sa cabine, au-dessus de sa couchette.

La traversée. La mer est agitée les premiers jours. Jomard constate que les bases des grandes pyramides sont un peu plus longues d'est en ouest que du nord au sud. Il avance que les bâtisseurs tenaient compte de la mesure de la terre. Cette hypothèse l'enthousiasme autant qu'elle l'effraie, car elle suppose un savoir perdu. Fourier déchire onze débuts de préface avant de commencer par le Nil. Le navire fait escale à La Valette le 10 novembre, où flotte le drapeau britannique. La France apparaît le 17 novembre.

Le retour en France. Le 19 novembre 1801, le navire mouille en rade de Toulon, trois ans et six mois après le départ. Les caisses de la Commission sont traitées comme un chargement de farine. Fourier rédige le rapport officiel et ne mentionne les pertes que dans une note en annexe. À Paris, le 8 décembre, il n'y a ni défilé ni réception. Le 15 décembre, Fourier est reçu par Bonaparte aux Tuileries, qui fait de la Description un projet d'État. Une commission de rédaction est nommée en février 1802, Conté en devient le commissaire général et Fourier se réserve la préface historique. Denon est nommé en novembre 1802 directeur général du Musée central des arts. Une trentaine de membres de la Commission sont morts en Égypte.

Le travail commence. Un an après leur retour, Jomard transcrit ses relevés dans sa chambre de la rue de la Croix-Faubin. La Description de l'Égypte s'annonce colossale, avec 894 planches, environ quatre cents graveurs et vingt-trois volumes parus de 1809 à 1829. Le narrateur résume le bilan d'une phrase. « Les statues à Londres, le savoir à Paris. Fourier rature les phrases lyriques des notices de Jollois, qui les remet. Ils laissent coexister les deux tons. Le 31 décembre 1802, Jollois regarde ses vingt-trois tubes de cuivre, sort voir Orion dans la rue, puis rentre reprendre sa notice de Karnak. Le tome II s'achève sur la menace des campagnes à venir. Pour Denon, au Louvre, « le travail ne faisait que commencer… »

4. Personnages principaux

Dominique-Vivant Denon *(dessinateur, futur directeur des musées)*

Regard central de la première moitié du roman. Il dessine les pyramides avec les morts au premier plan, sauve le Caravage de Malte et prend le papyrus de la Vallée des Rois. Il quitte l'Égypte en août 1799 avec Bonaparte.

Napoléon Bonaparte *(général en chef)*

Figure à la fois lointaine et déterminante. Il remet à Denon une liste de quatre pages et formule les « trois niveaux » de légitimité (voir la partie 5). Il quitte l'Égypte en secret le 18 août 1799.

Gaspard Monge *(mathématicien)*

Président de l'Institut d'Égypte. Il défend la mesure contre le sens que réclame Fourier.

Claude-Louis Berthollet *(chimiste)*

Nomme l'expédition « opération d'acquisition ». Étudie les résines d'embaumement, le natron et les équilibres chimiques.

Jean-Baptiste Fourier *(mathématicien)*

Voix du sens et de la synthèse. Organise la copie systématique des travaux et rédige la préface de la Description. Meurt en 1830.

Edme-François Jomard *(ingénieur-géographe)*

Observe, mesure, calcule. Défend l'hypothèse des cartouches et la géodésie des monuments.

Prosper Jollois *(ingénieur)*

Ingénieur et dessinateur de la Commission. Copie, calque et, en 1801, défend ses carnets et ses dessins face aux Britanniques.

Étienne Geoffroy Saint-Hilaire *(naturaliste)*

Défenseur des collections zoologiques. Sa menace d'incendier ses spécimens face aux Britanniques est l'un des moments forts du roman.

Jean-Joseph Marcel *(orientaliste)*

Auteur des estampages de la pierre de Rosette et d'un registre de 162 entrées. Garde la trace quand les objets sont saisis.

Louis Desaix *(général)*

Conquérant de la Haute-Égypte, il conduit la colonne vers le Sud. Meurt à Marengo.

Jean-Baptiste Kléber *(général)*

Successeur de Bonaparte. Est assassiné au Caire le 14 juin 1800 par Soleyman el-Halabi.

Vasseur (mathématicien de la Commission)

À Dendérah, il remplit ses formulaires d'acquisition officielle à ciel ouvert, ce qui distingue la collecte du pillage des soldats. Jomard reste sceptique.

Nicolas-Jacques Conté *(ingénieur et inventeur)*

Présente à l'Institut l'hydraulique égyptienne. Meurt en 1805.

Hassan *(interprète)*

Interprète du Caire. Il traduit, prélève une commission sur les ventes, et voit sans pouvoir agir. Beaucoup de paroles égyptiennes du roman passent par lui.

Abdallah ibn Youssef *(wakil du canal de Gizeh)*

Détenteur du savoir de l'irrigation, il rappelle que l'écriture ne remplace pas l'expérience.

William Richard Hamilton et Edward Daniel Clarke *(Hamilton, commissaire britannique, et Clarke, antiquaire)*

Ils réclament les grandes antiquités en 1801 en invoquant l'article 16 de la convention de capitulation.

Menou *(général)*

Commandant après Kléber, converti à l'islam, il tient Alexandrie jusqu'à la capitulation de 1801.

Aubert, Mahmoud al-Tawil, Suleiman al-Qabbani, le déserteur de Lyon *(figures inventées ou peu documentées)*

Personnages dont l'ancrage historique n'est pas établi dans le texte. Ils servent de voix à ce que les sources taisent.

5. Thèmes principaux

Collecte et pillage, une différence de nom et non de geste

Tout le tome II tient dans la pensée que Denon formule lors de la révolte du Caire. Le geste est le même et seul le nom change. La distinction revendiquée par Bonaparte (les soldats pillent, la France sélectionne) est reprise, discutée, éprouvée par les faits.

Les trois niveaux de légitimité

La liste de quatre pages de Bonaparte, les autorisations des savants, puis l'impuissance devant les soldats forment une échelle de justifications successives. Ce que le savant croit sauver, le général l'ordonne et le soldat l'emporte.

Le poids décide de ce qui part

Le roman réduit les choix patrimoniaux à des questions de portage. Ce qui se déplace est ce qui est déplaçable. Le poids, plus que la valeur, détermine ce qui quitte l'Égypte.

L'objet et l'information

Face à la perte, les savants multiplient copies, dessins, calques et estampages. La seconde moitié du tome II du roman glisse du prélèvement d'objets à la capture de savoir.

Savoir local et savoir savant

L'ingénieur français apprend du wakil que l'écriture ne remplace pas le geste. Le roman montre les savants dépendre d'un savoir qu'ils prétendent seulement recueillir.

La science au service de l'occupation

Institut, ateliers, cartes. La science est l'un des instruments de la présence française. Le livre ne la dénonce pas mais montre qu'elle sert.

Les Égyptiens sans voix

Presque toujours médiée par l'interprète, la parole égyptienne reste rare dans le roman. Ce silence est aussi un thème, puisque les propriétaires du patrimoine ne siègent pas dans les commissions.

Les spoliateurs spoliés

Le dernier chapitre montre les Britanniques prenant à leur tour ce que les Français avaient pris. La logique de la razzia ne s'arrête pas à une nation.

6. Part documentée et part inventée

Le cadre événementiel repose sur des faits attestés, parmi lesquels la bataille d'Aboukir, la fondation de l'Institut d'Égypte, la découverte de la pierre de Rosette, l'assassinat de Kléber, la victoire d'Héliopolis, l'article 16 de la convention de capitulation d'Alexandrie, la confrontation avec Hamilton et Clarke, la menace de Geoffroy Saint-Hilaire, la nomination de Denon comme directeur des musées et la publication de la Description de l'Égypte. Des personnages, des scènes et des dialogues ont en revanche pu être imaginés, comme le précise l'Avertissement.

Une zone reste floue. Les vingt-trois caisses sans étiquette, aperçues par Jomard après Aboukir, ne sont jamais éclaircies et restent un mystère. L'ancrage historique des personnages inventés ou peu documentés est signalé à la partie 4.

7. Citations marquantes

« Ce que Bonaparte appelait expédition scientifique, Berthollet l'appelait, dans ses notes privées et plus exactement, opération d'acquisition. »

« Le même geste, moins les critères et le discernement. Ici on disait piller, là-bas collecter. »

« La distinction entre collection et pillage est une distinction de destination, pas d'acte. Nous collectons pour Paris. Ils pillent pour eux-mêmes. La Vallée des Rois ne fait pas la différence. »

« Pas la valeur. Pas l'importance historique. Le poids. »

« Ils prendront les originaux. Nous, les copies. Et les copies… ce sont elles, le vrai butin. »

« Ce ne sera pas moi. Quelqu'un d'autre, dans d'autres circonstances. Je ne peux pas engager le siècle prochain. »

« Les statues à Londres, le savoir à Paris. »

8. Analyse critique

Points forts

- Une thèse claire et tenue de bout en bout. La distinction entre collecte et pillage est mise à l'épreuve par les faits.
- Un matériau historique dense, mis en scène par des épisodes concrets (la Vallée des Rois, Rosette, la menace de Geoffroy).
- Des scènes fortes, parmi lesquelles Malte, la nuit de Gizeh, le dîner de Hamilton et la menace du briquet.
- Un ton mesuré. Le roman expose plus qu'il ne condamne, et laisse le lecteur juger.

Limites et points d'attention

- La thèse est énoncée par de nombreux personnages, ce qui la rend très lisible mais crée des redondances.
- La campagne de Syrie est réduite à quelques phrases dispersées. Le choix se comprend, mais l'ellipse est brusque.
- Les Égyptiens sont presque toujours médiés par l'interprète. Le procédé est signifiant, mais il les maintient en position secondaire.
- Le chapitre IV est chargé de dialogues explicatifs, qui énoncent le bilan moral plus qu'ils ne le font éprouver.
- Le centre de gravité passe de Denon à Jomard, Jollois et Fourier après août 1799 (Denon ne reparaît que vers la fin, avec sa nomination à la tête des musées), ce qui fragilise l'équilibre de la seconde moitié.

9. Conclusion

Le Tome II de La Grande Razzia est un roman de l'inventaire moral. Il suit l'Égypte des savants pour montrer que la collecte et le pillage se distinguent par leur destination plus que par leur geste. Construit autour d'une thèse très présente et d'un changement de tempo dans sa seconde moitié, il la tient par des scènes concrètes et par une écriture sobre. Sa dernière leçon est aussi la plus troublante. Ce que la France a pris, les Britanniques le lui prennent à leur tour, et les Égyptiens, eux, demandent seulement qu'on note leur nom.

ANALYSE STYLISTIQUE

Réalisée par Pierre Collonges

« La Grande Razzia »

Tome II – La campagne d'Égypte

Roman de Robert Casanovas

Introduction méthodologique

Cette étude porte sur le Tome II de La Grande Razzia (« 1798-1801 – La campagne d'Égypte »). Elle se limite à ce tome, et les remarques sur la série ne valent que pour lui. On y lit la langue, la construction narrative, les figures de style, les registres et le ton d'un roman qui met sa forme au service d'une question morale. Les analyses lexicale et syntaxique reposent sur la lecture du texte entier, complétée par quelques relevés dont les chiffres, rares, ne sont donnés que comme ordres de grandeur. Les citations ont toutes été contrôlées dans le texte et replacées dans leur chapitre.

Le roman choisit une écriture d'enquête plus que d'effusion, faite de phrases courtes, de chiffres, de listes et de sentences. Le lecteur y est traité en témoin, non en spectateur, ce qui explique la place accordée à l'inventaire et au document.

1. Un roman à foyers multiples — le relais des regards

Le récit n'a pas de héros unique. Le regard de Denon domine la première moitié. Après son départ en août 1799, Jomard, Jollois, Marcel et Fourier prennent le relais, et Denon ne reparaît que vers la fin. Ce changement de foyer permet au roman de passer de la vision à la mesure, puis de la mesure à la copie.

Le narrateur, hors de la conscience du personnage, complète son regard par ce que celui-ci ignore (la construction qui sert à cela est étudiée en section 5). L'effet est double. Il donne de l'ironie aux scènes et rappelle que la perspective des savants est partielle.

> *« Elle mourrait sur un navire. »*

Chapitre I, section 1 — Denon devant le Caravage, à Malte.

2. L'inventaire comme forme — chiffres, mesures, listes

Le roman fait des nombres une matière littéraire. Les caisses passent de 96 à 63, et la perte se lit dans la diminution. L'estimation de Jomard à Dendérah (environ 200 objets pour ce seul temple, puis 2 500 pour la campagne, « fourchette basse ») et les registres de Marcel (162 entrées) installent une tension par la seule comptabilité. Le suspense n'est pas d'intrigue mais de bilan.

Cette écriture donne au lecteur le sentiment du poids réel des choses, selon la loi que le roman énonce lui-même. Ce n'est pas la valeur qui décide de ce qui part, c'est le poids.

3. Deux régimes de langue — le formulaire et le sensible

Le texte alterne un régime administratif (listes, formulaires, procès-verbaux, clauses) et un régime sensible (lumière, pierre, mains, nuit). Le premier est sec et fait autorité. Le second offre au lecteur ce qu'il a perdu dans le formulaire. Le contraste est un moyen, car il montre ce que la procédure supprime.

Les scènes de copie, de mesure et de dessin sont les lieux où les deux régimes se touchent. C'est là que la langue trouve son plus grand rendement.

4. Analyse lexicale — mots, registres et figures

Un verbe-pivot. « Prendre » est le verbe le plus chargé du tome. Il sert à tous. Fourier « prit la plume », Clarke est « chargé de prendre possession des manuscrits arabes » et Hassan « prenait sa part au passage ». Le sens de saisie ne tient pas au verbe, qui reste le même, mais à celui qui parle. « Prendre » est le mot général sous lequel se rangent ceux que le roman oppose, piller d'un côté, collecter, sélectionner et prélever de l'autre. Conté en tire la conclusion devant Jollois.

> *« Leurs terres, leurs statues… dit-il. C'est pareil. Nous prenons ce qui nous intéresse et nous l'appelons science. »*

Chapitre III, section 3 — Conté, à Jollois.

L'euphémisme et la lutte des noms. Le roman montre des mots qui se relaient pour dire le même geste. Le mot « pilleur » désigne presque toujours autrui, les pilleurs de l'Antiquité (« Les pilleurs avaient déjà travaillé »), les fellahs, les soldats. Les savants ne se l'appliquent que dans la parole ou l'écrit privé, comme Denon dans son journal (« quelle est la différence entre un pilleur et un savant dans une galerie obscure »). Chaque moment a son euphémisme. « Prélever » est le mot du laboratoire et du chantier, « saisir » celui du chapitre IV, quand les Britanniques appliquent une clause. Berthollet résume cette lutte (« Ce que Bonaparte appelait expédition scientifique, Berthollet l'appelait, dans ses notes privées et plus exactement, opération d'acquisition »), où l'adverbe « plus exactement » présente sa version comme une correction. Le mot juste, « volé », n'arrive qu'à la fin, appuyé par le narrateur (« Ce qu'elle avait volé — et le mot était exact, quelle que soit la justification — était à Londres »).

Du dessin à la caisse. Le vocabulaire raconte le mouvement du tome. Les verbes de la vue et du tracé (regarder, dessiner, mesurer) dominent les premiers chapitres, alors que les mots de l'emballage et de la remise (caisse, collection, registre, saisie) envahissent les derniers. Le lexique des armes cède de même la place à celui des experts, des commissaires et de la procédure quand vient le moment de rendre des comptes. Le roman passe ainsi du regard à la comptabilité, et le vocabulaire en porte la trace avant que le récit ne la dise.

Quatre registres. Le registre administratif (« convention », « article seize », « sauf-conduits », « procès- verbal », « à titre provisoire ») est sec et fait autorité. Il aime les mots très larges, comme « avec armes et bagages » dans la convention de capitulation, assez généraux pour que chaque camp y mette ce qu'il veut. Le registre monumental est celui de Bonaparte devant les troupes (« Soldats, du haut de ces pyramides, quarante siècles vous contemplent »), où le temps est personnifié en spectateur. Le registre familier et ironique est celui de Monge (« Nous sommes ici pour comprendre, mes amis. Pas pour conquérir — d'autres s'en chargent très bien. ») et de Kléber, qui conclut devant la pierre de Rosette par un « Ça me plaît » d'une oralité franche. Le registre de la chronique, enfin, domine les batailles, avec des phrases brèves, des dates et des faits. Les personnages se distinguent par le registre plus que par la syntaxe.

Précision et prudence. Le fonds est concret (« caisse », « main », « pierre », « carnet »), et les termes techniques (« granodiorite », « natron ») sont rares et placés là où l'objet les impose. Les quantités s'écrivent le plus souvent en toutes lettres (« un seul bloc de vingt mètres et demi de haut, près de trois cents tonnes »), ce qui fait du nombre

un mot comme un autre et l'installe dans le rythme de la phrase. L'incertitude se dit en vocabulaire de précision, comme dans la note de Jomard (« ordre de grandeur deux mille cinq cents objets. Fourchette basse. Non vérifiable. »). Les adjectifs d'appréciation sont presque absents, et l'émotion passe par les actes plutôt que par l'épithète.

Les figures de mots. Le roman use peu de la métaphore. Quand elle vient, elle est visuelle et sobre, comme pour ces fragments de bandelettes « éparpillés sur le sol calcaire comme une neige brune ». Il préfère les jeux de sens et de sons. « Monument » et « document » (« substituer au monument un document qui voyagera mieux ») riment presque et s'opposent, car le monument est immobile et le document voyage. « Colonne » désigne la colonne en marche, la colonne du temple et la colonne de chiffres, ce qui permet à Costaz de tourner les feuillets « le doigt sur la colonne des poids, comme on lit un bilan de pillage ». « Commission » passe de l'institution savante aux commissaires britanniques, et la légitimité passe avec lui. Le chiasme enfin, très discret, croise les adjectifs (« La terre égyptienne dans des sachets de toile française »), de sorte que l'origine et le contenant échangent leurs nationalités.

5. Syntaxe, figures de phrase et ton — la phrase des savants et des soldats

La syntaxe du tome II repose sur la brièveté, sur l'ellipse et sur l'absence presque complète de mots de liaison logique. Elle produit un ton, sobre, retenu, volontiers ironique, qui est la signature du livre.

La phrase de carnet. Beaucoup de phrases de narration n'ont aucun verbe conjugué. Ce sont des fragments qui reprennent la manière des carnets, mesure (« Soixante-quinze mètres. »), état (« Courant modéré. »), doute (« Ou peut-être rien. ») ou décision (« Décidé de ne pas prendre. »). Le dernier exemple est un participe sans sujet. Le décideur s'y efface, et la décision de s'abstenir est consignée comme une donnée parmi les autres. Le narrateur et les personnages écrivent ainsi dans le même registre, celui du relevé.

Accumulation et asyndète. Les phrases les plus longues sont des énumérations ou des empilements de relatives. Elles ne subordonnent pas, elles ajoutent. Celle qui présente l'interprète Venture de Paradis enchaîne trois relatives, dont la dernière ouvre sur l'avenir (« qui passait ses journées à traduire pour Bonaparte et ses nuits à écrire un dictionnaire arabe-français qu'il ne terminerait pas »), et sa symétrie entre les journées et les nuits donne à la vie de l'interprète une forme de condamnation. Au chapitre II, une longue phrase fait défiler en simples groupes nominaux les objets d'un marché (« des chaouabtis en bois peint, des figurines de faïence représentant Horus, Isis, Anubis, des scarabées de toutes tailles, des amulettes en pierre »). La virgule y tient lieu de verbe, et la liste, sans ordre ni hiérarchie, imite la circulation des objets de main en main.

Parataxe, ou l'absence de « car ». Le mot « car » n'apparaît pas une seule fois dans les quatre chapitres, et « donc » presque jamais. Le lien logique se lit entre deux phrases et non dans un mot de liaison. « Il n'y avait plus de courrier régulier depuis Aboukir. Il l'écrivit quand même. » juxtapose la raison de ne pas écrire et le fait d'écrire, et « quand même » fait le travail d'une concession. « Il les cherchait quand même. C'était sa façon d'avoir peur. » place la cause après l'effet, sans se présenter comme une explication. Le procédé donne au récit sa sécheresse de procès-verbal et laisse au lecteur le soin de conclure.

Ce que… c'est que… La tournure qui coupe la phrase en deux, avec « Ce que » ou « Ce qui » en tête puis « c'est que » ou « c'était » pour livrer l'objet annoncé, est la figure préférée du narrateur. Elle sert surtout à dire ce qu'un personnage ne voit pas, ne dit pas ou ne traduit pas (« Ce qu'il n'avait pas traduit, c'était le ton », « Ce que Monge ne pouvait voir depuis l'intérieur du carré, les officiers à cheval le voyaient »). L'objet n'est pas nommé d'emblée, il est retenu puis livré, et la forme de la phrase reproduit l'information qui se dérobe. C'est un procédé de suspens, qui ménage l'effet de révélation. La même tournure sert aux bilans. Dans la coda, elle oppose ce que la France a gardé à ce qu'elle a pris (« Ce que la France garda véritablement de l'Égypte, c'était cent soixante-sept cerveaux et les huit cent quatre-vingt-quatorze planches qu'ils avaient produites »).

> *« Ce que Jomard ne disait pas — ce qu'il n'avait dit à personne depuis le départ d'Alexandrie — c'est que l'hypothèse l'effrayait autant qu'elle l'enthousiasmait. »*

Chapitre IV, section 5 — La traversée.

Antithèse et rectification sans « mais ». Plusieurs sentences juxtaposent une négation et son contraire par un simple point (« Ce n'était pas une ruine. C'était un voisin. »). La phrase de Denon dans son journal (« Nous collectons pour Paris. Ils pillent pour eux-mêmes. ») repose sur deux phrases au même moule, où seul change le complément introduit par « pour », autrement dit la destination. Son antithèse (« Eux prenaient ce qu'ils croyaient être des trésors. Nous prenons ce que nous croyons être de la connaissance. ») ne change que le pronom, le temps et le dernier nom, et le même geste devient son contraire par un déplacement de trois mots. Les phrases sans verbe commençant par « Pas » (« Pas la valeur. Pas l'importance historique. Le poids. ») préparent l'affirmation par une série de refus, et la gradation s'arrête sur un mot unique.

Parallélisme, répétition et ellipse. Le texte aime les phrases symétriques où le verbe n'est dit qu'une fois. « Les Romains avaient pillé les temples pour bâtir, les Arabes les constructions romaines » enchaîne les peuples comme on tourne les pages d'une chronologie, chaque nouveau sujet héritant du verbe sans le répéter. La répétition produit l'effet inverse, un resserrement émotif. Jomard cherche du regard le soldat qui portait un chat de faïence et ne le retrouve pas, puis l'anaphore prend le relais de la phrase (« L'homme existait. Le chat existait. Quelque part dans ce chiffre de deux mille cinq cents »). Les deux phrases identiques par la forme réaffirment une existence que le chiffre venait d'abstraire.

La phrase de pouvoir. Les puissants parlent par phrases brèves et par modes d'abstention. « Occuper suffira. Pour ce que je veux faire. » emploie un infinitif comme sujet, ce qui supprime tout agent, puis laisse le contenu réel dans une relative sans antécédent. Le verbe « pouvoir » devient un verbe de refus. Bonaparte l'emploie pour s'exonérer (« Les sacs des soldats, je n'y peux rien »), et Hamilton répond de la même manière à Fourier (« Je ne peux pas engager le siècle prochain »). L'impuissance affichée par les hommes de pouvoir est la forme syntaxique de l'irresponsabilité. La distinction de Bonaparte entre la France et les soldats se règle de même par une arithmétique de verbes, trois pour la France et un seul pour les soldats.

> *« La France ne pille pas. Elle sélectionne, documente et conserve. Les soldats pillent. »*

Chapitre II, section 1 — Bonaparte, à Denon.

Ponctuation et dialogue. Les points de suspension, presque tous dans les dialogues, s'installent au moment de l'aveu (« Leurs terres, leurs statues… »). L'exclamation est si rare qu'elle se remarque, et elle est réservée à l'enthousiasme des savants (« le même problème, mes amis, le même ! »). L'incise passe par le tiret, qui porte le savoir du narrateur dans la phrase du personnage (« Ce qu'il n'avait pas dit — et qu'il formulerait des années plus tard, dans ses notes pour la Description — c'est que cette asymétrie »). Dans les dialogues, le verbe de parole est presque toujours « dit », et l'incise coupe souvent la réplique après son premier segment (« Et nos collections ? dit Geoffroy. Comment rentrent-elles, elles ? »). Le sujet y est posé en tête puis repris par « elles », comme on parle.

Le rythme de la chronique. Dans les scènes d'action, le récit passe au passé simple et raccourcit ses phrases jusqu'au compte à rebours. « Ils chargèrent à fond de train sur trois cents mètres. Le carré de Desaix attendit. Deux cent cinquante mètres. » La charge se mesure en mètres, comme tout dans ce livre, et le dernier fragment, sans verbe, fait entendre l'attente des carrés mieux qu'un commentaire.

Un ton retenu. Le narrateur évite l'épithète émotive. L'émotion passe par le détail, l'arrêt, le geste. Au retour à Toulon, Jollois « n'embrassa pas le sol », et ce refus d'un geste attendu dit son état mieux qu'une phrase de sentiment. Quand la peine est la plus vive, elle prend la forme d'une constatation (« Sur la page, le chiffre ne pesait rien. Il désignait pourtant deux mille cinq cents objets »), où l'antithèse entre « ne pesait rien » et « désignait pourtant » rappelle la loi du poids qui gouverne tout le livre.

Litote et ironie. L'ironie du narrateur est discrète et passe par la litote et la concession. Après le bilan sur Londres et Paris, « Le réconfort n'était pas mince » peut se lire dans les deux sens. La réponse de Hamilton à Fourier est jugée par deux adjectifs que sépare une virgule (« Elle était honnête, et insuffisante »), le second retirant au premier presque toute sa valeur. L'aveu de Denon (« C'est là que nous leur ressemblons ») utilise le même ressort, une comparaison dite à voix basse. Le ton reste ainsi celui de la mesure, qui suggère plus qu'il ne condamne.

Sentence, chute, refrain. La sentence courte, placée en fin de paragraphe, prend les trois formes de la rectification, de l'antithèse et du raccourci (« Les statues à Londres, le savoir à Paris. »). Son retour régulier donne au livre sa force de mémorisation et lui sert de signature. Il fonctionne comme un refrain, mais frôle l'effet de manière, comme le notent les limites de la partie 11.

6. Écrire pour ne pas oublier — carnets, lettres, copies

Presque tous les personnages écrivent. Denon tient son journal, Jomard ses carnets, Marcel son registre et Fourier sa préface. Le roman fait de l'écriture une réponse à la perte annoncée, et de la copie un geste moral autant que technique.

La phrase « Les copies… ce sont elles, le vrai butin » condense cette idée. Elle prépare aussi l'ironie finale, puisque ce qui a été sauvé est ce qui pouvait tenir dans un rouleau.

7. La voix de l'autre, médiée — l'interprète et le discours rapporté

Les Égyptiens parlent presque toujours par l'intermédiaire d'Hassan ou d'un autre traducteur. La forme dominante est le discours rapporté (« Il dit que… », « Il dit qu'il comprend »). Ce procédé est une figure, car il rend sensible que la voix de l'autre n'est pas directement entendue.

Le passage le plus significatif est celui où Mahmoud al-Tawil demande qu'on note son nom, alors qu'on vient de lui refuser ses statuettes. C'est son fils qui traduit, et la demande passe. C'est l'un des rares moments où une voix égyptienne obtient d'être inscrite.

> *« Il dit qu'il comprend. Et il dit notez mon nom quand même. »*

Chapitre IV, section 3 — L'éthique des spoliations.

Le glissement du style indirect au style direct est l'effet syntaxique central de la scène. Le verbe « dire » est répété trois fois en deux phrases (« Il dit que… », « Il dit qu'il comprend », « Et il dit notez mon nom quand même »), puis la dernière proposition quitte le discours indirect. L'impératif « notez » n'est plus transposé à la troisième personne comme le voudrait la règle, et il n'est pas non plus entouré de guillemets. La parole du marchand traverse la médiation au moment où la forme rapportée la tenait à distance. L'adverbe « quand même », qui marque la concession, dit en deux mots la persistance de celui qui n'a rien obtenu. Le roman nomme aussi ce que la médiation retranche. Au chapitre I, Hassan avait traduit la phrase du fellah exactement et « Ce qu'il n'avait pas traduit, c'était le ton ».

8. La matière et le geste — pierres, mains, lumière

Le roman est attentif aux matières, de la granodiorite au papyrus, du limon aux résines et au natron. Les mains (celles des copistes, des tisserands, des irrigants) y sont un lieu de savoir. La formule « les mains savent » installe un savoir corporel que les instituts n'ont pas.

La lumière sert de ponctuation avec les lampes de veille, l'aube sur le Nil et la nuit de Gizeh. Elle marque les entrées et les sorties de scène et donne au récit sa respiration.

9. Le narrateur qui sait — prolepses et registre de chronique

Le narrateur excède la conscience de ses personnages. Il annonce l'obélisque de la Concorde, le papyrus Cadet, le barrage d'Assouan, et donne à la scène une profondeur historique. Ces prolepses inscrivent le texte dans la mémoire des restitutions actuelles, sans jamais les nommer.

Pour les batailles d'Aboukir et d'Héliopolis, il change de registre et adopte le ton de la chronique, avec des phrases plus brèves, des dates et des faits. Ce changement signale que l'histoire militaire n'est pas l'objet, et que la scène véritable se joue ailleurs.

Les temps du récit sont ceux du fond et de l'avenir. La narration est dominée par l'imparfait, qui tient le décor, l'habitude et l'inventaire, alors que le passé simple, très rare, marque l'acte bref (« Il l'écrivit quand même »). Les temps de la prolepse sont ceux du futur dans le passé. « Elle mourrait sur un navire » emploie le conditionnel pour laisser le personnage dans son présent tout en dévoilant au lecteur ce qui l'attend. Ce conditionnel devient plus fréquent au chapitre IV, où se concentre l'avenir (l'obélisque « serait dressé place de la Concorde en 1836 », la querelle de Geoffroy et de Cuvier). « Pour Denon, au Louvre, le travail ne faisait que commencer. Les campagnes allaient reprendre » emploie deux imparfaits, dont le second est la périphrase « aller + infinitif ». La restriction « ne… que » dit à la fois la brièveté de ce qui a eu lieu et l'ampleur de ce qui vient. Dans la dernière phrase (« Et avec les campagnes, les collections »), il n'y a pas de verbe, et la simple coordination fait des collections la suite des campagnes.

10. Rythme, veillées et architecture d'ensemble

Les sections se ferment souvent sur un geste, un silence ou une attente (et, vers la fin, sur une lampe et la constellation d'Orion), et le récit avance par paliers. Le rythme oscille entre scènes longues (Dendérah, le dîner de Hamilton) et raccourcis de chronique (la campagne de Syrie), ce qui évite la monotonie de l'inventaire.

L'architecture est circulaire. Le roman s'ouvre sur le quai de Toulon et se referme à Paris, où Jollois reprend la notice de Karnak sous le même Orion qu'au-dessus des pyramides, puis le tome s'achève sur Bonaparte et Denon. La fin reste ouverte. « Pour Denon, au Louvre, le travail ne faisait que commencer. Les campagnes allaient reprendre. »

11. Limites stylistiques

- Le discours rapporté, parti pris assumé, tient les voix égyptiennes à distance, et son retour sous la même forme réduit la variété de la phrase.
- La sentence en chute, souvent placée en fin de paragraphe, devient un procédé prévisible et frôle l'effet de manière, car certaines scènes se referment sur une formule que le lecteur a déjà devinée.
- Le lexique de la prise reste très resserré, et « prendre », « piller » et « collecter » reviennent sans cesse. Cette répétition fait la force de la thèse, mais elle réduit la variété des mots devant un phénomène qui admet bien d'autres noms. Le roman emploie en outre très peu d'adjectifs d'appréciation, ce qui garde la sécheresse mais prive l'objet décrit de sa couleur propre.
- L'ellipse du verbe, très présente dans les répliques, finit par donner aux savants, aux généraux et aux marchands une même diction, alors que leurs positions s'opposent. L'absence de « car » et de « donc » rend de même l'argumentation des personnages plus uniforme qu'elle ne devrait l'être.

Conclusion

Le Tome II de La Grande Razzia repose sur une écriture d'enquête qui compte, mesure, cite et rectifie. Sa qualité première est la cohérence entre forme et propos, puisque l'inventaire est à la fois le sujet et la méthode. Le relevé du texte entier le confirme à l'échelle du mot et de la phrase. Le lexique tourne autour d'un verbe sans éclat, « prendre », et glisse du dessin vers la caisse. La syntaxe supprime les liaisons logiques, multiplie les fragments sans verbe et réserve la tournure « Ce que… c'est que… » à ce qui échappe aux personnages. La sentence, fréquente, y fait office de refrain, et le livre est à son meilleur quand il laisse parler les objets et les silences.

> *« Ce n'est pas l'Égypte qui nous a invités. »*

Chapitre IV, section 3 — Geoffroy, au dîner de Hamilton.